SUR

L'INTERPRÉTATION

D'UN PASSAGE

DU CINQUIÈME CHANT

DE CHILDE-HAROLD



LUCQUES

CHÈZ FRANÇOIS BARONI

1826.

SUR L'INTERPRÉTATION

D'UN PASSAGE DU CINQUIÈME CHANT

DE CHILDE-HAROLD

On a donné dans quelques écrits récemment publiés en Italie, de fausses interprétations d'un passage du cinquième Chant du Poëme de Childe Harold, interprétations dont l'auteur a été profondement affligé, et aux quelles on croit convenable de répondre. Les esprits impartiaux apprécieront sans doute les motifs du silence que M.r de Lamartine a gardé jusqu'ici, et la justesse de ces observations.

Un auteur ne doit jamais défendre ses propres ouvrages, mais un homme qui se respecte doit venger ses sentimens méconnus: fidele à ce principe, M.r de Lamartine n'a jamais répondu aux critiques littéraires que par le silence, mais il repousse avec raison des opinions et des sentimens que l'erreur seule peut lui imputer.

Le passage inculpé est une imprécation poë-

tique contre l' Italie en général, imprécation que prononce Child-Harold au moment où quittant pour jamais les contrées de l' Europe contre les quelles sa misantropie s' exaloit souvent avec toutes les expressions de la haine, il s' elancait vers un pays où son imagination desenchantée lui promettait des emotions nouvelles: cette imprécation renferme ce que renferme toute imprécation, c' est a-dire tout ce que l' imagination d' un poëte, quand il rencontre un pareil sujet, peut lui fournir de plus fort, de plus général, de plus exagéré, de plus vague, contre la chose ou le pays sur les quels s' exerce la fureur poétique de son héros. Si l' on veut avoir une idée juste d' une pareille figure, qu' on lise les diatribes d' Alfieri contre la France, son langage, ses moeurs, ses habitants; les imprécations de Corneille contre Rome, celles de Dante, du Petrarque, et de presque tous les poëtes italiens contre leur propre patrie, celles même de Lord Byron contre quelques-uns de ses compatriotes; qu' on lise enfin tous les satyriques de tous les siècles depuis Juvenal jusqu' a Gilbert: de pareils morceaux n' ont jamais rien prouvé que le plus ou moins de talent

de leurs auteurs à se pénétrer des couleurs de leur sujet, où à exercer leur verve satyrique sur des nations ou des époques, c'est-à dire sur des abstractions inofensives.

Voilà cependant de quel fondement des critiques italiens et quelques personnes mal informées ont voulu conclure les opinions et les sentiments de M.r de Lamartine sur l'Italie. Hâtons-nous d'ajouter cependant, que la plupart des personnes qui sont tombées dans cette erreur ne connaissoient de l'ouvrage que ce seul passage, et que le lisant separé de l'ensemble qui l'explique, et le croyant placé dans la bouche du poëte lui même, l'accusation pouvait leur paroître plus plausible.

Rétablissons les faits: l'imprécation du cinquieme chant de Childe-Harold n'a jamais été l'expression des sentiments de M.r de Lamartine sur l'Italie. Ces vers ne sont nullement dans sa bouche, ils sont dans la bouche de son héros, et si jamais il a été possible de confondre le héros et l'auteur, et de rendre l'un solidaire des opinions de l'autre, à coup sûr ce n'était pas ici le cas. Childe-Harold, ou Lord Byron que ce nom désigne toujours, est non

seulement un personage très-distinct de M.r de Lamartine, il est encore en toute chose l'opposé le plus absolu. Irréligieux jusqu'au scepticisme, fanatique de révolutions, misantrope jusqu'au mépris le moins déguisé pour l'espèce humaine, paradoxal jusqu'à l'absurde, Childe Harold est partout et toujours dans ce cinquième chant le contraste le plus prononcé avec les idées, les opinions, les affections, les sentimens de l'auteur français; et peut-être M.r de Lamartine pourrait-il affirmer avec vérité qu'il n'y a pas dans tout ce poëme quatre vers qui soient pour lui l'expression d'un sentiment personel. Le genre même de l'ouvrage peut rendre raison d'une pareille dissemblance: ce cinquieme chant est en effet une continuation de l'oeuvre d'un autre poëte, oeuvre où cet autre poëte célébrait son propre caractère et ses impressions les plus intimes; sorte de composition où l'auteur doit plus que dans toute autre se dépouiller de lui même et se perdre dans sa fiction. Ajoutons que ce cinquième Chant était même destiné à paraitre sous le nom de Lord Byron et comme la traduction d'un fragment posthume de cet illustre écrivain.

Mais depuis quand un auteur serait-il solidaire des paroles de son héros? Quand Lord Byron faisant parler Manfred, le Corsaire, ou Lara, mettait dans leur bouche les imprécations les plus affreuses contre l'homme, contre les institutions sociales, contre la Divinité; quand ils riaient de la vertu et divinisaient le crime, a-t on jamais confondu la pensée du poëte et celle du brigand? Et un tribunal anglois s'est-il avisé de venir demander compte à l'illustre Barde des opinions du Corsaire ou des sentiments de Lara? Milton, le Dante, le Tasse sont dans le même cas: toute fiction a été de tout tems permise aux poëtes, et aucun siècle, aucune nation, ne leur ont imputé à crime un langage conforme à leur fiction.

„ Pictoribus atque poetis
„ Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas.

Mais si l'usage de tous les tems et le bon sens de tous les peuples ne suffisaient pas pour établir ici cette distinction entre le poëte et le heros, M.r de Lamartine avait pris soin de l'établir d'avance dans la préface même de son ouvrage. « Il est inutile, dit-il, de faire remarquer

» que la plùpart des morceaux de ce dernier » chant de Childe-Harold se trouvent uniquement dans la bouche du héros, que d'après » ses opinions connues l'auteur français ne pou- » vait faire parler contre la vraisemblance de » son caractère. Satan dans Milton ne parle » point comme les anges. L'auteur et le heros » ont deux langages très opposés etc. etc. etc. (*Préface de la première édition d'Harold.*)

Si une telle précaution etait encore insuffisante, si quelque lecteur avait pu conserver le plus léger doute; le songe qui termine le tout, et ce dernier mot qui retentit seul à la fin du poëme:

„ Harold, tu t'es trompé !

devait assurément dissiper jusqu'au moindre nuage sur les intentions du poëte. Aussi lorsque l'ouvrage parut, ne vint-il à l'esprit de personne d'accuser M.r de Lamartine de scepticisme parceque Harold est sceptique, de misantropie parceque Harold est misantrope, d'athéisme enfin parceque Harold est quelquefois athée: pourquoi donc l'accuser aujourd'hui d'avoir voulu insulter une terre, une langue, une na-

tion aux quelles il a rendu ailleurs tant d'éclalants homages? La première de ces inculpations ne serait cependant pas plus inconséquente que la seconde.

Ce serait en dire assez: mais on dira plus: Lors même que M.r de Lamartine aurait écrit en son propre nom et comme l'expression de ses propres impressions ce qu'il n'a écrit que sous le nom d'Harold; lors même qu'il penserait de l'Italie et de ses peuples autant de mal que le supposent gratuitement ses adversaires, le fragment cité ne mériterait aucune des epithètes qu'on se plaît à lui donner. En effet, une chose qui par sa nature n'offense ni un individu ni une nation, n'est point une injure; ou jamais une vague déclamation contre les vices d'un siècle ou d'un peuple n'ont offensé réellement une nation ou une époque, et jamais ces déclamations, quelque violentes, quelque injustes qu'on les suppose n'ont été serieusement reprochées à leurs auteurs; l'opinion juste en ce point a senti que ce qui frappait dans le vague etait innocent par là même que cela ne nuisait à personne.

Quand Voltaire appellait ses compatriotes des

singes-tigres et des Welches, la France en rioit; quand Jean-Jacques Rousseau citoyen de Genève venait à Paris écrire ces lettres éloquentes et injurieuses, où les moeurs des français étoient vouées au mépris du siecle, Paris l'accueillait et l'enyvrait d'homages; quand le Petrarque et Dante adressoient à l'Italie des imprécations plus mordantes encore, l'Italie s'arrachait leurs vers et leur décernait des couronnes; quand plus récemment enfin Alfieri composait un volume entier d'injures contre la France et épuisait sa verve intarissable à inventer de nouveaux mots pour le service de sa haine, la France applaudissait a ses tragedies et oubliait le Miso-gallo. De tout tems, dans tous le pays, à Athenes, à Rome, à Paris, les orateurs et les poëtes ont eu le droit de déclamer à tort ou à raison contre les siecles ou les nations personifiées. Si M.r de Lamartine avait en son propre nom adressé à l'Italie ou à telle autre contrée du monde les imprécations d'Harold, il n'aurait fait que ce qu'ont fait avant lui tous les orateurs antiques et modernes, tous les grands poëtes de l'Italie, tous les écrivains célèbres de tous les lieux et de toutes les epoques; qu'est-

ce en effet qu' une nation on une epoque? C'est un être de raison, une abstraction : où est l' être que ce mot représente? et comment peut-on l' offenser, si on ne peut même le définir?

Mais nous le répétons; M.r de Lamartine n' est en aucune façon dans le cas de ces grands écrivains à qui leur siecle a pardonné, cependant sans effort, leurs injures littéraires; dans une fiction purement poëtique il a mis dans la bouche d' un héros imaginaire un langage que cette fiction même lui imposait; le caractère ardent de Lord Byron, (1) son esprit eminemment paradoxal, son enthousiasme pour la Grèce où il allait combattre pour un cause repoussée alors en Europe, tout motivait dans cet endroit du poëme un adieu sanglant, plein de fiel, d' amertume et d' ironie, aux contrées qu' il abandonnait sans retour. Si le choix de sa fiction, si le langage conforme à cette fiction même sont des crimes pour le poëte, s' il doit repondre à un autre tribunal que celui du bon goût des actions ou des paroles des personages qu' il fait agir ou parler; que tous les écrivains brisent leurs plumes! le quel d' entre-eux sera jamais innocent?

(1) Voyez la tragédie de Marino Faliero, Acte V. Scène 3.

Plaçons ici une observation plus personelle. Si le chant de Childe-Harold etait le début d'un auteur complétement inconnu, si la vie et les ouvrages de M.r de Lamartine etoient totalement ignorés, on comprendrait plus aisement peut-être l'erreur qui lui fait attribuer aujourd'hui les sentiments qu'il désavoue. Mais s'il perce dans tous ses écrits précédents un gout de prédilection pour une contrée de l'Europe, à coup sur, c'est pour l'Italie: dans vingt passages de ses ouvrages il témoigne pour elle le plûs vif enthousiasme, il ne cesse d'y exalter cette terre du soleil, du genie, et de la beauté;

Delicieux Vallons où passa tour-à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde!
(Méditation VIII. 1.e ed.)

d'en appeler à ses immortels souvenirs,

Oui... dans ton sein l'ame agrandie,
Croit sur tes monuments réspirer ton génie!
(Méditation id.)

de celébrer sa gloire et même ses ruines: voyez le morceau intitulé Rome, dedié a la duchesse de Devonshire. Si du Poete nous passons à l'homme, nous voyons que M.r de La-

martine a passé en Italie, et par choix, les premières années de sa jeunesse; qu'il y est revenu sans cesse à differentes époques, qu'il y revient encore aujourd'hui. Qu'on rabaisse son talent poëtique tant qu'on voudra, il n'y attache pas lui-même plus de prix qu'il n'en mérite, mais si on veut bien lui accorder au moins le bon sens le plus vulgaire, et le plus usuel, comment supposera-t-on que si la haine qu'on lui impute était dans son coeur, que s'il avait prétendu exhaler ses propres sentiments en écrivant les imprécations d'Harold, il eut au même moment demandé à être renvoyé dans ce pays qu'il aborrait, et qu'enfin il fut venu se jetter seul au milieu des ennemis de tout genre que la manifestation de ces sentiments aurait dû lui faire. Qui ne sent l'absurdité d'une pareille supposition? et quel homme de bonne foi en comparant les paroles du poëte et ses actions, en opposant tous les vers où il exprime sous son propre nom ses propres impressions à ceux où il exprime les sentiments présumés de son personage, quel homme de bonne foi, disons-nous, pourra suspendre son jugement?

Quelque soit au reste la peine que puisse

éprouver M.r de Lamartine de voir ses intentions si amérement inculpées, il doit peut-être de la reconnaissance aux auteurs des differents articles où on l'accuse, puisqu'ils le mettent dans la nécessité d'expliquer sa pensée méconnue et de désavouer hautement les sentiments aussi absurdes qu'injurieux qu'on s'est plû a lui prêter: de ce qu'il y a quelques traits de vérité dans le fragment d'Harold on veut conclure que ce ne sont point des sentiments feints, et qu'ils expriment la pensée de l'auteur, plus que la passion du héros; oui sans doute il y a quelques traits de verité: et quel peuple n'a pas ses vices? Quelle epoque n'a pas ses misères? L'Italie seule voudrait-elle n'être peinte que des traits de l'adulation? Il y a quelques traits de verité; mais l'ensemble du tableau est faux, outré, comme tout tableau qui n'est vu que sous un seul jour, comme toute peinture où l'imagination n'employe que les couleurs de la prévention et de la haine: oui le tableau est faux pour M.r de Lamartine. Dans sa fiction, son héros et lui partent de principes trop opposés pour se rencontrer jamais dans un jugement semblable.

Mais peut-on admettre d'ailleurs que le poëte qui a pu faire les vers de Childe-Harold soit en même tems assez absurde et assez aveugle à toute évidence pour ne pas rendre une éminente justice à ce que le monde entier reconnait et admire? pour maudire une terre à la quelle la nature et le ciel ont prodigué tous leur dons? dont l' histoire est encore un des trophées du genre humain? pour dédaigner une langue qu' ont chantée le Dante, le Petrarque et le Tasse? une terre où dans les tems modernes toute civilisation et toute littérature ont pris naissance, et ont produit la splendeur de Rome sous les Leon X, la culture et l' éclat de Florence sous les Médicis, la puissance merveilleuse de Venise, et les plus imposants chef-d' oeuvre que nos ages puissent opposer au siècle de Periclès! Comprendre enfin dans une execration universelle, le climat, le génie, la langue, le caractère de dix nations des plus heureusement douées par le ciel, et chez lesquelles, tant de grands écrivains, tant de nobles caractères semblent renouvellés de siècle en siècle pour protester contre le décadence même de cet empire du monde, qu' aucun peuple n'a pu conserver.

Mais c'est assez. Quelque soit l'estime que l'on porte à un homme ou à un peuple, le moment de le louer n'est pas celui où l'on est injustement accusé par lui: la justice même en pareil cas ressemblerait à de la crainte; quoique M.r de Lamartine rejette à bon droit ce rôle d'insulteur public qu'on a voulu lui faire jouer malgré lui, il ne veut pour personne, pas même pour une nation, s'abaisser au rôle de suppliant ou à celui d'adulateur: l'un lui méssied autant que l'autre: satisfait d'avoir répondu aux injustes inculpations qu'un de ses écrits a pu malheureusement autoriser jusqu'à ce qu'il se fut expliqué lui-même, il se taira maintenant. Les esprits impartiaux rendront justice aux sentiments de convenances personnelles et politiques qui lui imposent désormais le devoir de ne répondre aux fausses interprétations que par le silence, aux injures littéraires que par l'oubli, aux insultes personnelles que par la mesure et la fermeté que tout homme doit retrouver en soi quand on en appelle de son talent à son caractère.

Florence le 12 Janvier 1826